

SUZELLE LEVASSEUR, UNE PEINTURE DE FEU

Par une *Traversée des grandes eaux* – le nom que ses ancêtres depuis Jacques Cartier donnaient à leur traversée de l’Atlantique –, la peintre québécoise Suzelle Levasseur fait le déplacement inverse en montrant ses œuvres dans le Morbihan. Après avoir exposé, grâce au conservateur Gilles Godmer, en solo au Musée d’art contemporain de Montréal en 1987, elle développe depuis une peinture forte et étrange car ambiguë : abstraite avec l’apparition de figures. Les spectateurs voient très souvent sa peinture comme « une chose et une autre », une image double. Très marquée par ses souvenirs d’enfance de la forge artisanale de son père à Trois-Rivières, sur le bord du Saint-Laurent entre Montréal et Québec, Suzelle Levasseur y puise ces quinze dernières années des souvenirs d’étincelles et de rougeiolements pour une peinture de feu !

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS JEUNE

La Traversée des grandes eaux

(avec Pierre Blanchette, Daphné Corregan, Suzanne Dubuc, Marc Garneau, Ray-monde Godin, Isabelle Leduc, Suzelle Levasseur, Jean Noël, Judith Wolfe, Sébas-tien Worsnip)
Atelier du Hézo Art contemporain, Le Hézo
Du 16 juillet au 21 août 2022

FRANÇOIS JEUNE Quelles sont les images d’enfance de la forge de ton père qui font irruption dans ta peinture ?

SUZELLE LEVASSEUR En 2006, arrivée dans ma nouvelle maison et atelier, sur *Old Orchard* à Montréal, j’ai fait un appel à l’aide symbolique à mon père décédé. Au réveil, les deux carrés d’où jaillissent le feu me sont revenus en mémoire. Un grand bâtiment avec deux immenses ouvertures : mon père était forgeron de fer ornemental et avec lui onze employés travaillaient dans cet atelier. Un cube dans lequel s’entrecroisaient des étincelles de couleur, des rivières de feu, des explosions violentes de lumière. L’odeur coutumière et le bruit du martelage sur les enclumes m’attiraient et j’y voyais toutes les couleurs du feu. À Montréal en 2015, à la galerie Éric Devlin, j’ai reçu un tableau de toi lors de notre exposition en duo *Atelier d’eau Atelier de feu*. Un tableau avec des déclinaisons de vert et des lignes sinueuses sombres comme une écriture. Depuis, d’autres souvenirs remontent à la surface ; cela m’a rappelé quand j’avais à peu près trois ans, des

après-midis sur le balcon de la maison familiale, balcon en fer forgé par mon père. Dans ta peinture, le tracé noir tourne sur lui-même, comme le fer forgé. Mon regard y retrouve la vision qui m’était donnée durant ces moments : je voyais le monde à travers le fer de mon père. Que ton tableau ait déclenché ce souvenir m’émeut. Mon travail appartient beaucoup aux rêves, aux sensations, aux émotions.

Il ne s’agit peut-être d’ailleurs pas de représenter le feu, mais plutôt de le revivre ?

Durant quatre ans, j’ai travaillé à l’huile, à l’acrylique, avec des poudres de charbon et de graphite et des vernis, sur papier et sur toile. Une recherche intensive en noir et blanc. Je suis arrivée en couleur avec des lavis d’acrylique. Les outils avec lesquels je travaillais, les poires et les gicleurs avec leurs gouttes qui tombent, métaphorisent les étincelles en gerbe. Quand j’ai pu entrevoir la forme du feu, je suis allée vers la couleur. Le noir et blanc, c’est aller à l’os, la couleur, c’est habiller la forme.



Tout ton travail, dans son parcours où tu passes du noir et blanc au gris puis petit à petit à la couleur puis de nouveau au gris cendré, ne serait-il pas comme la métaphore d'un feu qui croît dans le noir, qui illumine en couleur et décroît en cendres ?

Ta question illustre bien les différents passages auxquels je soumets ma recherche, auxquels je me soumets moi-même. Je cherche la forme, j'expérimente, j'explore et lorsque ce que je vois me questionne, me

déstabilise, je sais que j'avance. C'est dans l'interrogation que je trouve l'œuvre stimulante, nourrissante. Concernant le médium utilisé, tout y passe, j'alterne, avec ce qui répond adéquatement à la pulsion du moment, au geste ou à son absence. Ce n'est pas le mouvement d'un feu qui monte, mais plutôt de

Suzelle Levasseur. *Tornado*.
2003, huile sur toile, 170 x 170 cm.



l'eau enflammée qui coule. Ces jaillissements de couleur éphémères me laissaient voir parfois des silhouettes, puis les déformaient. Mes premières œuvres me paraissaient plus aériennes, plus aquatiques, mais pas comme du feu. Aujourd'hui, avec un regard rétrospectif, je suis obligée de reconnaître que le feu faisait partie du traitement de la peinture à développer depuis mes débuts.

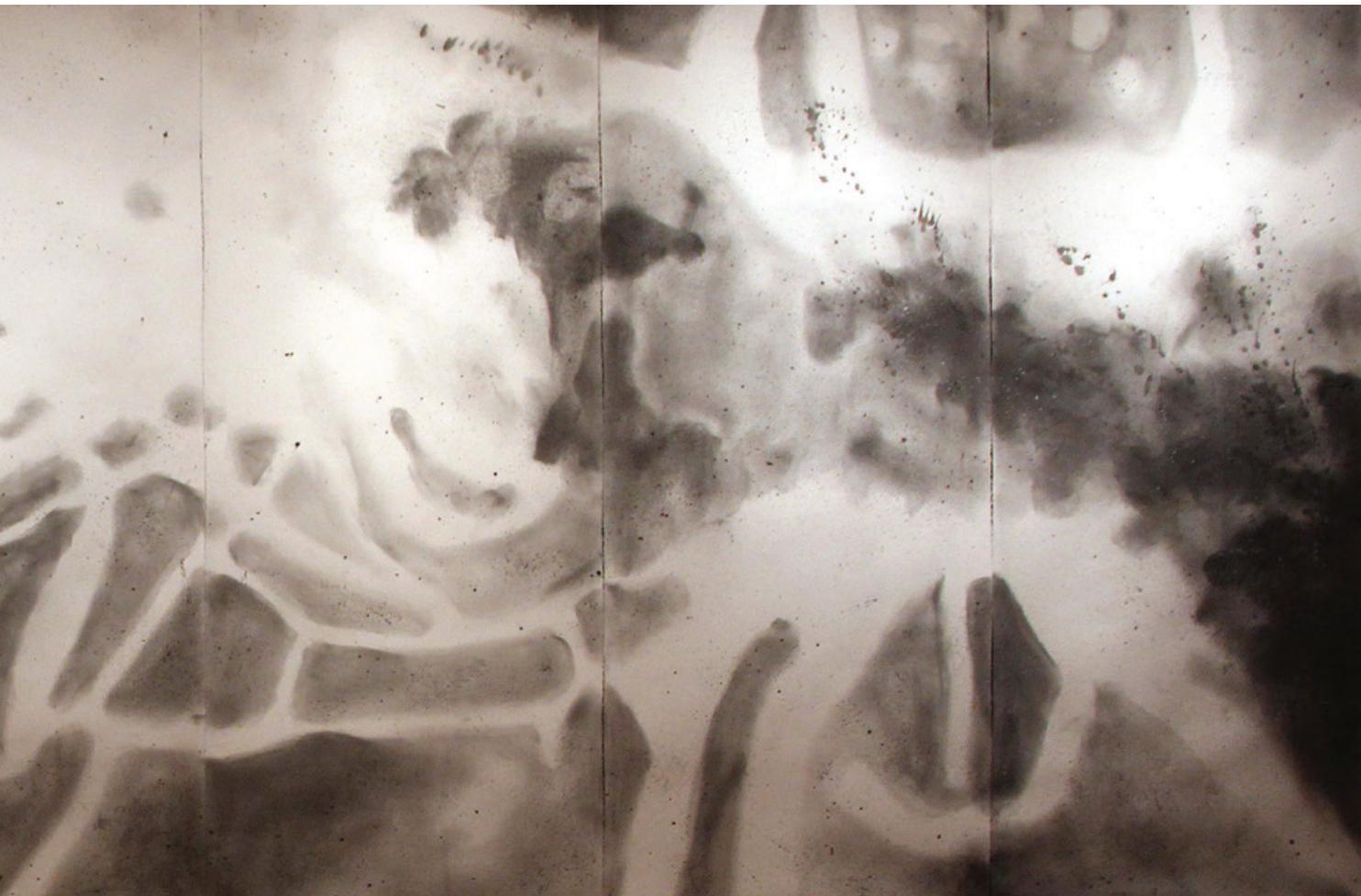
As-tu toi aussi pratiqué l'art du feu ?

J'ai étudié la sculpture céramique à l'université, un autre art du feu. D'une matière humide et informe, tu façannes une forme qui après se vitrifie par le feu. L'opposé de la forge où l'on rougeoie le métal inflexible pour l'assouplir et le forger. Dans les années 1980, je peignais des figures, des personnages qui tourbillonnaient dans l'espace. Mon ami le peintre espagnol Luis Feito, avec qui j'ai partagé un atelier à Montréal, m'a certainement influencée. Il avait dans ses œuvres un rapport de forme abstraite très construit et autour, la couleur qui irradiait. Je ne parle pas du sujet mais de l'atmosphère du tableau.

Cette manière dans tes premières peintures me fait penser à celle de Goya.

En 1990, je suis allée voir Luis Feito, qui, de retour en Espagne, avait une grande exposition rétrospective au musée Reina Sofía. Sur les dix jours de mon séjour à Madrid, j'en ai passé six au Prado devant les Goya. Je connaissais le travail de Goya par des reproductions dans des catalogues, mais lorsque je me suis retrouvée devant un ensemble de tableaux, j'ai reçu un choc, une grande émotion. La dimension des tableaux, la touche peinte, la lumière et les sujets, tout m'a profondément bouleversée. Quelque chose de déstabilisant... juste une oblique avec une tête de chien et pour une autre, un géant qui mange un corps humain... J'étais subjuguée par son implication politique qui l'amenait à faire des tableaux qui avaient un deuxième sens. Un autre peintre que je ne dois pas taire, c'est Ribera qui m'a aussi apporté de grandes émotions, avec sa lumière si particulière.

Qu'as-tu rapporté de tes deux résidences, à Paris en 1992-93 à la Cité des Arts au bord de la Seine, et au studio du Québec à New York en 2005 ?



Paris a affiné ma perception de la lumière et m'a sensibilisée aux nuances. La couleur de mes tableaux s'est densifiée et s'est dirigée vers des teintes inutilisées jusqu'à ce moment-là. On me parlait de la lumière d'un tableau et je ne comprenais pas qu'un tableau pouvait avoir sa propre lumière ; je l'ai compris à Paris. S'il y en a un qui nous parlait de la lumière du tableau, c'est bien James Guitet. Mais c'est en vivant ici, en France, que j'ai compris la modulation de la couleur, les nuances. Je viens d'un pays où la lumière est contrastée. À Paris, les couleurs s'enrichissent, se déclinent à l'infini. Ma peinture s'est enrichie de cette ambiance atmosphérique qui m'a amenée à travailler la surface tout en douceur, avec des « retailles » de toiles pour enlever la trace du pinceau et rendre la couleur diffuse sur toute la surface.

Et de New York, dont Matisse disait : « Avec cette lumière-là, ils auront des peintres » ?

À New York, la lumière est très différente. C'est plus tranché. La lumière est à couper au couteau. Lorsque tu déambules dans les rues qui sont des canyons, la frontière entre l'ombre et

la lumière est contrastée, coupée. Je me sens nord-américaine dans le bon sens du terme, celui où je m'offre une liberté créatrice infinie. Tout a changé depuis New York où j'avais fait la série des *Lacrimae*, les larmes produites par les yeux. Cette résidence a marqué la transformation des coulées de larmes en coulées de feu. À New York, j'ai continué mes dessins de l'œil en attendant que le tsunami de mes émotions se dissolve. J'ai été frappée dans le travail d'Helen Frankenthaler, que j'ai pu voir dans différentes expositions, par la manière dont elle imbibe la toile avec des liquides colorés.

Pourquoi les titres que tu as donnés à deux séries récentes, *Héphaïstos* en 2008 et *Pyro* en 2015 ? Feu créateur ou feu destructeur ?

Héphaïstos est le dieu grec du feu, un hommage à mon père. Cette série m'a amenée à travailler le sujet et la matière de manière différente. Avant je cherchais la figure, en travaillant dans

Suzelle Levasseur. *Fragment*. 2017, poudre de graphite et de charbon sur papier, 300 x 896 cm.

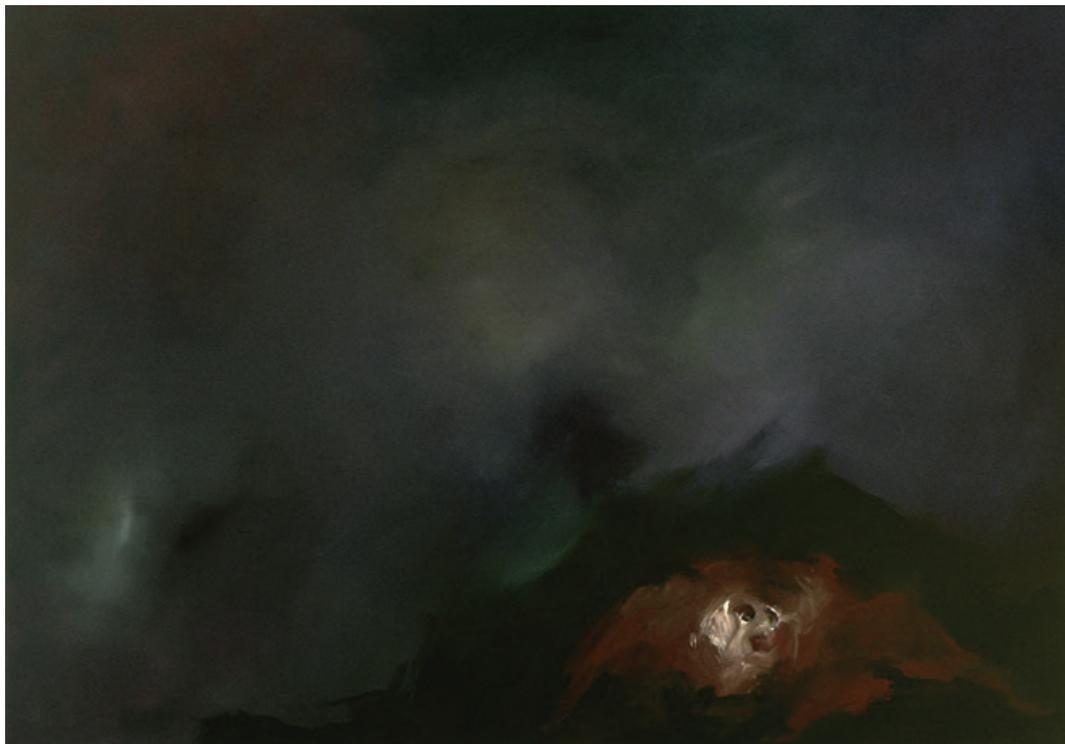


des brasiers de couleurs dans lesquels je la voyais apparaître. Avec *Héphaïstos*, la figure, c'était le brasier, le feu lui-même. Ce qui figure est le feu. Cela m'a amenée vers d'autres techniques en variant de l'huile à l'acrylique. *Héphaïstos* a été très long à démarrer, quatre ans en noir et blanc, et c'est juste vers la fin que la couleur est arrivée. Avec *Pyro*, le feu en grec, je quitte la quête visuelle parentale pour jouir du plaisir gratuit de la couleur. Comme un feu d'artifice, mais sans le bruit. Je ne sais pas si je suis dans la création ou la destruction, mais je sais que chaque étape apporte un renouvellement basé sur les expériences antérieures.

Quand je regarde mes peintures sur Instagram, je les déroule sur l'écran et toutes les périodes sont mélangées, cependant j'ai l'impression qu'elles possèdent toutes un centre de fusion, un centre qui explose ou peut-être qui implode.

Dans ta première manière, les figures humaines apparaissent à l'orée du visible. Dans ces peintures de 2006 à aujourd'hui, y aurait-il par contre des figures que l'on ne cherche pas, mais que l'on trouve par hasard, des «paréidolies» ?

Oui, on peut y voir des songeries, des hallucinations, des mirages, sans que je ne le maîtrise



vraiment. Je ne cherche plus les figures dans ma peinture. Je sais qu'il y en a, mais je ne fais rien de plus pour en marquer davantage la présence. En 2020, j'ai eu une exposition, *Cendre*, qui réunissait des diptyques de 50 x 100 cm. Chaque papier était différent par son grain, son épaisseur et m'offrait une expérience de réception de la poudre que j'utilisais. Parfois je voyais un regard, un corps, une main, parfois je ne voyais que la poudre de graphite, la cendre.

Ci-contre : Suzelle Levasseur. *Sans titre*. 1999, huile sur toile, 200 x 200 cm.

Ci-dessus : Suzelle Levasseur. *Sans titre*. 1989, acrylique sur toile, 140 x 200 cm.

Si, selon Georges Didi-Huberman, James Turrell est l'homme qui marchait dans la couleur, es-tu la femme qui marche dans les cendres, qui, tel Prométhée, vole le feu aux dieux pour l'apporter aux hommes ?

Lors de mon exposition au Musée d'art contemporain de Montréal, Claire Gravel a écrit dans le journal *Le Devoir* : « Suzelle Levasseur : la furie, le maelström de l'univers, le délire cosmique, l'instinct sauvage, l'énergie baroque. Levasseur, c'est la femme qui dompte le monstre, cet ectoplasme qui hurle avant de disparaître... Suzelle Levasseur est la Proserpine moderne, l'épouse du roi des enfers, franchissant les étangs picturaux aux émanations de soufre. » Non seulement je marche dans les cendres, mais je travaille avec et j'en fais ma force... une peinture de feu ! ■

Suzelle Levasseur en quelques dates

Née à Trois-Rivières en 1953. Vit et travaille à Montréal

Expositions personnelles (sélection)

- 1985** | *Suzelle Levasseur*, Centre culturel canadien, Paris
- 1987** | *Suzelle Levasseur, peintures et dessins 1980-1987*, Musée d'art contemporain de Montréal
- 1994** | Musée d'art de Saint-Laurent, Saint-Laurent
- 2002** | *Lieux imaginaires*, Maison de la culture Mercier, Montréal
- 2012** | *Héphaïstos*, Galerie d'art d'Outremont
- 2018** | *Succession d'éclats, rétrospective graphique*, Galerie d'art de l'Université de Sherbrooke